

<http://philosophie.ac-creteil.fr/spip.php?article1057>



Région académique  
ÎLE-DE-FRANCE

# Un mythe dit-il vrai ?

- Numérique et Humanités numériques. Analyses et propositions d'exercices
- Les philosophèmes : le tri des ressources numériques et leur usage

-



Date de mise en ligne : vendredi 13 mars 2020

---

Copyright © La philosophie dans l'Académie de Créteil - Tous droits

réservés

---

### Sommaire

- [Le mythe d'Eros](#)
- [Hésiode](#)
- [Comparer Hésiode et Platon : deux sens différents du mythe](#)
- [Interpréter supposer](#)

## Le mythe d'Eros

Ô mon cher ami, c'est à la vérité qu'il est impossible de résister ; car pour Socrate, c'est bien facile. Mais je quitte Agathon, et je vais vous rapporter le discours que j'ai entendu tenir à une femme de Mantinée, à Diotime. Elle était savante en amour et sur beaucoup d'autres choses. Ce fut elle qui prescrivit aux Athéniens les sacrifices qui suspendirent dix ans une peste dont ils étaient menacés. Je tiens d'elle tout ce que je sais sur l'amour. Je vais essayer de vous rapporter comme je pourrai les instructions qu'elle m'a données d'après les principes dont nous venons de convenir, Agathon et moi ; et, pour ne point m'écarter de ta méthode, Agathon, j'expliquerai d'abord ce que c'est que l'amour, et ensuite quels sont ses effets. Je trouve plus commode de vous rendre fidèlement la conversation entre l'étrangère et moi, comme elle eut lieu. J'avais dit à Diotime presque les mêmes choses qu'Agathon vient de dire : que l'Amour était un dieu grand et beau ; et elle se servait des mêmes raisons que je viens d'employer contre Agathon, pour me prouver que l'Amour n'était ni beau ni bon. Je lui répliquai : Qu'entends-tu, Diotime ? quoi, l'Amour serait-il laid et mauvais !

« Parle mieux, me répondit-elle. Crois-tu que tout ce qui n'est pas beau soit nécessairement laid ? »

« Je le crois. »

« Et crois-tu qu'on ne puisse manquer de science sans être absolument ignorant, ou ne penses-tu pas qu'il y a un milieu entre la science et l'ignorance ? »

« Quel milieu ? »

« Avoir une opinion vraie sans pouvoir en rendre raison, ne sais-tu pas que cela n'est ni science, puisque la science doit être fondée sur des raisons, ni ignorance, puisque ce qui participe du vrai ne peut s'appeler ignorance. L'opinion vraie tient donc le milieu entre la science et l'ignorance. »

« J'avouai à Diotime qu'elle disait vrai. »

« Ne conclus donc pas, reprit-elle, que tout ce qui n'est pas beau est laid, et que tout ce qui n'est pas bon est mauvais ; et conviens que pour avoir reconnu que l'amour n'est ni beau ni bon, tu n'es pas dans la nécessité de le croire laid et mauvais. »

« Mais pourtant, lui répliquai-je, tout le monde est d'accord que l'amour est un grand dieu. »

« Par tout le monde, entends-tu, Socrate, les savants ou les ignorants ? »

« J'entends tout le monde, lui dis-je, sans exception. »

« Comment, reprit-elle en souriant, pourrait-il passer pour un grand dieu parmi ceux qui ne le reconnaissent pas même pour un dieu ? »

« Qui peuvent être ceux-là ? dis-je. »

« Toi et moi, répondit-elle. »

« Comment, repris-je, peux-tu assurer que je t'aie rien dit d'approchant ? »

« Je te le montrerai aisément. Réponds-moi, je te prie. Ne dis-tu pas que tous les dieux sont beaux et heureux ? ou oserais-tu dire qu'il y a un dieu qui ne soit ni heureux ni beau ? »

« Non, par Jupiter. »

« N'appelles-tu pas heureux ceux qui possèdent les belles et bonnes choses ? »

« Ceux-là seulement. »

« Mais précédemment tu es convenu que l'amour désire les belles et les bonnes choses, et que le désir est une marque de privation. »

« J'en suis convenu en effet. »

« Comment donc, reprit Diotime, se peut-il que l'amour soit dieu, étant privé de ce qui est bon et beau ? »

« Il faut que j'avoue que cela ne se peut. »

« Ne vois-tu donc pas bien que tu penses que l'amour n'est pas un dieu ? »

« Quoi, lui répondis-je, est-ce que l'amour est mortel ? »

« Je ne dis pas cela. »

« Mais enfin, Diotime, dis moi qu'est-il donc ? »

« C'est comme je te le disais tout à l'heure, quelque chose d'intermédiaire entre le mortel et l'immortel. »

« Mais quoi enfin ? »

« C'est un grand démon, Socrate, et tout démon tient le milieu entre les dieux et les hommes. »

« Quelle est, lui demandai-je, la fonction d'un démon ? »

« D'être l'interprète et l'entremetteur entre les dieux et les hommes apportant au ciel les vœux et les sacrifices des hommes, et rapportant aux hommes les ordres des dieux et les récompenses qu'ils leur accordent pour leurs sacrifices. Les démons entretiennent l'harmonie de ces deux sphères : ils sont le lien qui unit le grand tout. C'est d'eux que procède toute la science divinatoire et l'art des prêtres relativement aux sacrifices, aux initiations, aux enchantements, aux prophéties et à la magie. Dieu ne se manifeste point immédiatement à l'homme, et c'est par

l'intermédiaire des démons que les dieux commercent avec les hommes et leur parlent, soit pendant la veille soit pendant le sommeil. Celui qui est savant dans toutes ces choses est un homme démoniaque ou inspiré ; et celui qui excelle dans le reste, dans les arts et métiers, est appelé manoeuvre. Les démons sont en grand nombre, et de plusieurs sortes ; et l'Amour est l'un d'eux. « De quels parents tire-t-il sa naissance ? dis-je à Diotime. » Le récit en est un peu long, reprit-elle, mais je vais toujours te le faire.

« À la naissance de Vénus, il y eut chez les dieux un festin où se trouvait, entre autres, Poros[38], fils de Métis[39]. Après le repas, comme il y avait eu grande chère, Penia[40] s'en vint demander quelque chose, et se tint auprès de la porte. En ce moment, Poros, enivré de nectar (car il n'y avait pas encore de vin), se retira dans le jardin de Jupiter, et là, ayant la tête pesante, il s'endormit. Alors Penia, s'avisant qu'elle ferait bien dans sa détresse d'avoir un enfant de Poros, s'alla coucher auprès de lui, et devint mère de l'Amour. Voilà d'abord comment, ayant été conçu le jour même de la naissance de Vénus, l'Amour devint son compagnon et son serviteur, outre que de sa nature il aime la beauté, et que Vénus est belle. Maintenant, comme fils de Poros et de Penia, voici quel fut son partage. D'un côté, il est toujours pauvre, et non pas délicat et beau comme la plupart des gens se l'imaginent, mais maigre, défaits, sans chaussure, sans domicile, point d'autre lit que la terre, point de couverture, couchant à la belle étoile auprès des portes et dans les rues, enfin, en digne fils de sa mère, toujours misérable. D'un autre côté, suivant le naturel de son père, il est toujours à la piste de ce qui est beau et bon ; il est mâle, entreprenant, robuste, chasseur habile, sans cesse combinant quelque artifice, jaloux de savoir et mettant tout en oeuvre pour y parvenir, passant toute sa vie à philosopher, enchanteur, magicien, sophiste. Sa nature n'est ni d'un immortel, ni d'un mortel : mais tour à tour dans la même journée il est florissant, plein de vie, tant que tout abonde chez lui ; puis il s'en va mourant, puis il revit encore, grâce à ce qu'il tient de son père. Tout ce qu'il acquiert lui échappe sans cesse : de sorte que l'Amour n'est jamais ni absolument opulent ni absolument misérable ; de même qu'entre la sagesse et l'ignorance il reste sur la limite, et voici pourquoi : aucun dieu ne philosophe et ne songe à devenir sage, attendu qu'il l'est déjà ; et en général quiconque est sage n'a pas besoin de philosopher. Autant en dirons-nous des ignorants : ils ne sauraient philosopher ni vouloir devenir sages : l'ignorance a précisément l'inconvénient de rendre contents d'eux-mêmes des gens qui ne sont cependant ni beaux, ni bons, ni sages ; car enfin nul ne désire les choses dont il ne se croit point dépourvu. « Mais, Diotime, lui dis-je, quels sont donc les gens qui font de la philosophie, si ce ne sont ni les sages ni les ignorants ? » Il est tout simple, même pour un enfant, répondit-elle, que ce sont ceux qui tiennent le milieu entre les uns et les autres, et l'Amour est de ce nombre. La sagesse est une des plus belles choses du monde, or l'Amour est amoureux de ce qui est beau, d'où il suit que l'Amour est amoureux de la sagesse, c'est-à-dire philosophe, et qu'à ce titre il tient le milieu entre sage et ignorant. Tout cela, par le fait de sa naissance : car il vient d'un père sage et qui est dans l'abondance, et d'une mère qui n'est ni l'un ni l'autre. Telle est, mon cher Socrate, la nature de ce démon. Quant à l'idée que tu t'en formais, elle ne me surprend point. Tu te figurais, si j'ai bien saisi le sens de tes paroles, que l'Amour est l'objet aimé, non le sujet aimant ; et c'est, je pense, pour cela que l'Amour t'a semblé si beau ; car tout objet aimable est par cela même beau, charmant, accompli, céleste ; mais ce qui aime doit être conçu autrement, et je l'ai peint sous ses vraies couleurs. « Eh bien, soit, étrangère. Tu raisones à merveille : mais l'Amour étant tel que tu viens de le dire, de quelle utilité est-il aux hommes ? » C'est à présent, Socrate, reprit-elle, ce que je vais tâcher de t'apprendre. Nous savons ce que c'est que l'Amour, d'où il vient, et que la beauté, comme tu le dis, est son objet. Si quelqu'un maintenant venait nous dire : Socrate, Diotime, qu'est-ce que l'amour de la beauté ? Ou, pour me faire mieux entendre : Celui qui aime ce qui est beau, que lui veut-il ? » Il veut se l'approprier, répondis-je. « Cette réponse attend une, nouvelle question, dit-elle : s'il se l'approprie, que lui en adviendra-t-il ? » Je convins que je n'étais pas en état de répondre à cela. « Eh bien, reprit-elle, si l'on change de terme, et qu'en mettant le bon à la place du beau on te demande : Socrate, celui qui aime ce qui est bon, que lui veut-il ? » Il veut se l'approprier. « Et s'il se l'approprie, que lui en adviendra-t-il ? » Je trouve, lui dis-je, la réponse plus facile cette fois : c'est qu'il deviendra heureux. « Bien, répondit-elle ; c'est par la possession des bonnes choses que les heureux sont heureux. Et il n'est plus besoin de demander en outre pour quelle raison celui qui veut être heureux veut l'être : tout est fini, je pense, par ta réponse. » Il est vrai, Diotime. « Mais cette volonté, cet amour, dis-moi, penses-tu qu'ils soient communs à tous les hommes, et que tous veuillent avoir toujours ce qui est bon ? qu'en penses-tu ? » Oui, Diotime, cela me paraît commun à tous les hommes. « Pourquoi donc, Socrate, ne disons-nous pas de tous les hommes qu'ils aiment, puisqu'ils aiment tous et toujours la même chose ? et pourquoi le disons-nous de quelques-uns plutôt que d'autres ? » C'est ce dont je suis moi-même surpris. « Il ne faut point t'en étonner : nous distinguons une espèce particulière de l'Amour et nous l'appelons amour, du nom de tout le

genre, tandis que pour les autres espèces nous employons divers autres termes. « Je voudrais quelque exemple de ceci. » Un exemple ? Le voici. Tu sais que poésie<sup>[41]</sup> est un mot qui renferme bien des choses : il exprime en général la cause qui fait passer du non être à l'être quoi que ce soit : de sorte que toute invention est poésie, et que tous les inventeurs sont poètes. « Cela est vrai. » Tu vois cependant qu'on ne les qualifie pas tous de poètes, mais qu'on leur donne divers autres noms ; et, que de tout ce qui est poésie, une seule partie prise à part, celle de la musique et de la métrique a reçu le nom de tout le genre. C'est cette partie seule, et ceux qui s'y livrent, qu'on appelle poésie et poètes. « À merveille, Diotime. » De même en est-il de l'amour : en somme, c'est tout désir des bonnes choses, c'est pour tout le monde ce grand et industrieux amour du bonheur : et pourtant d'une foule de gens qui tendent à ce même but dans mille directions diverses, soit par une profession lucrative, soit par la gymnastique, soit par la philosophie, on ne dit pas qu'ils aiment, qu'ils sont amans ; mais ceux-là seuls qui se livrent tout entiers à une espèce particulière de l'amour reçoivent les noms de tout le genre : amour, aimer, amans. « Tu me parais avoir raison, lui dis-je. » On a dit, reprit-elle, que chercher la moitié de soi-même, c'est aimer ; pour moi je dirais plutôt qu'aimer ce n'est chercher, mon cher, ni la moitié ni le tout de soi-même, quand ni cette moitié ni ce tout ne sont bons, témoin tous ceux qui se font couper le bras ou la jambe à cause du mal qu'ils y trouvent, bien que ces membres leur appartiennent. En effet ce n'est pas ce qui est nôtre que nous aimons ; je pense ; à moins que l'on n'appelle sien et personnel tout ce qui est bon, et étranger tout ce qui est mauvais, car ce qu'aiment les hommes c'est uniquement le bon : n'est-ce pas ton avis ? « Assurément. » Maintenant donc, suffit-il d'affirmer simplement que les hommes aiment le bon ? « Oui. » Comment ! ne faut-il pas ajouter qu'ils aiment que le bon soit à eux ? « Oui. » Et de plus encore, qu'il soit toujours à eux ? « Soit. » Ainsi, en résumé, l'amour consiste à vouloir posséder toujours le bon ? « Rien de plus juste, répondis-je. » Tel est l'amour en général, reprit-elle ; mais quelle est la recherche et la poursuite particulière du bon à laquelle s'applique proprement le nom d'amour ? que peut-ce être ? Pourrais-tu me le dire ? « Non, Diotime : autrement je ne serais pas en admiration devant ta sagesse, et je ne viendrais pas vers toi pour que tu m'apprennes ces secrets. » C'est donc à moi de te le dire : c'est la production dans la beauté, selon le corps et selon l'esprit. « Ceci demanderait un devin, lui dis-je : pour moi, je ne comprends point. » Eh bien, je vais m'expliquer. Oui, Socrate, tous les hommes sont féconds selon le corps et selon l'esprit ; et à peine arrivés à un certain âge, notre nature demande à produire. Or elle ne peut produire dans la laideur, mais dans la beauté ; l'union de l'homme et de la femme est production : et cette production est oeuvre divine ; fécondation, génération, voilà ce qui fait l'immortalité de l'animal mortel. Mais ces effets ne sauraient s'accomplir dans ce qui est discordant ; or, il y a désaccord de tout ce qui est divin avec le laid ; il y a accord au contraire avec le beau. Ainsi la beauté est comme la déesse de la conception et comme celle de l'enfantement<sup>[42]</sup>. C'est pourquoi, lorsque l'être fécond s'approche de la beauté, il éprouve du contentement, il se répand dans sa joie, il engendre, il produit. Si au contraire il s'approche du laid, alors, triste et découragé, il se retire, se détourne, se contracte, il ne produit point, et porte le poids de son germe avec douleur. De là, chez tous ceux qui sont féconds et que presse le besoin de produire, cette inquiète poursuite de la beauté, qui doit les délivrer des douleurs de l'enfantement. Par conséquent, Socrate, l'objet de l'amour, ce n'est pas la beauté, comme tu l'imagines. « Et qu'est-ce donc ? » C'est la génération, et la production dans la beauté. « J'y consens, Diotime. » Il le faut bien, reprit-elle. « Mais, dis-je, pourquoi l'objet de l'amour est-il la génération ? » Parce que ce qui nous rend impérissable, toute l'immortalité que comporte notre nature mortelle, c'est la génération. Or, d'après ce que nous avons reconnu précédemment, il est nécessaire que le désir de l'immortalité s'attache à ce qui est bon, puisque l'amour consiste à vouloir posséder toujours le bon. D'où il résulte évidemment que l'immortalité est aussi l'objet de l'amour.

[<http://philosophie.ac-creteil.fr/sites/philosophie.ac-creteil.fr/local/cache-vignettes/L400xH300/diapositive24863-fff6f.jpg>]

## Hésiode

« Or de tous ces rejets, que produisirent Géa et Ouranos, ils furent les plus terribles, et dès l'origine, en horreur à leur père. À peine ils étaient nés, qu'il les cachait au jour dans les profondeurs

de la terre, semblant se plaire à ces détestables oeuvres. Cependant Géo, que remplissait leur masse, gémissait amèrement au-dedans d'elle-même. Elle médite une ruse cruelle, engendre le fer, en forge une immense faux, et, le coeur plein de tristesse, tient à ses enfants ce langage audacieux :

« O mes enfants, vous que fit naître un père dénaturé, si vous voulez m'en croire, nous nous vengerons de ses outrages, car, le premier, il vous a provoqué par ses forfaits. »

Elle dit, mais la crainte les saisit tous ; aucun n'élève la voix ; seul, prenant confiance, le grand, le prudent Cronos répond en ces mots à sa mère vénérable : « Ma mère, j'accepte cette entreprise et je l'accomplirai. Je me soucie peu d'un odieux père, car, le premier, il a médité contre nous de détestables actes. »

Il dit, et l'immense Géo se réjouit en son coeur. Elle le cache dans un lieu secret, arme sa main de la faux aux dents acérées, et le prépare à la ruse qu'elle a conçue.

Bientôt Ouranos descend avec la Nuit ; il vient s'unir à Géo, et s'étend de toutes parts pour l'embrasser. Alors, s'élançant de sa retraite, Cronos le saisit de la main gauche, et, de la droite, agitant sa faux immense, longue, acérée, déchirante, il le mutila, et jette au loin derrière lui sa honteuse dépouille. Ce ne fut pas vainement qu'elle s'échappa des mains de Cronos. Les gouttes de sang qui en coulaient furent toutes reçues par Géo, et, quand les temps furent arrivés, son sang fécond engendra les redoutables Érinnyes, les énormes Géants, couverts d'éclatantes armures, portant dans leurs mains de longues lances, les Nymphes habitantes de la terre immense, que l'on nomme Méliés. Cependant ces divins débris, que le tranchant du fer avait détachés, étaient tombés dans la vaste mer ; longtemps ils flottèrent à sa surface, et, tout autour, une blanche écume s'éleva, d'où naquit une jeune déesse. Portée d'abord près de Cythère, puis vers les rivages de Chypre, ce fut là qu'on vit sortir de l'onde cette déesse charmante ; sous ses pas croissait partout l'herbe fleurie. Les dieux et les hommes l'appellent Aphrodite, parce qu'elle naquit de l'écume ; Cythérée à la belle couronne, parce qu'elle s'approcha de Cythère ; Cypris, parce qu'elle parut pour la première fois sur les rivages de Chypre ; amie de la volupté, en souvenir de son origine. Dès sa naissance, lorsqu'elle allait prendre sa place dans l'assemblée des dieux, l'Amour (Éros) et le bel Himéros (le Désir) marchèrent à sa suite. Elle eut dès l'abord en partage, entre tous les immortels et tous les

humains, les entretiens séducteurs, les ris gracieux,  
les doux mensonges, les charmes, les douceurs de  
l'amour. »

Hésiode, La Théogonie, traduction  
nouvelle par M. Patin, Paris, Georges  
Chamerot, 1872, v 159-206, pp. 9-11,  
BNF/Gallica.

[<http://philosophie.ac-creteil.fr/sites/philosophie.ac-creteil.fr/local/cache-vignettes/L400xH300/diapositive3fcd5-59975.jpg>]

## Comparer Hésiode et Platon : deux sens différents du mythe

[<http://philosophie.ac-creteil.fr/sites/philosophie.ac-creteil.fr/local/cache-vignettes/L400xH300/diapositive43974-5ef3c.jpg>]

## Interpréter supposer

[<http://philosophie.ac-creteil.fr/sites/philosophie.ac-creteil.fr/local/cache-vignettes/L400xH300/diapositive53adf-2a655.jpg>]

Conclusion :

**Ne pas confondre un mythe fondateur d'un groupe social (Hésiode) et un mythe fondateur d'un problème philosophique (Platon)**